

Nietzsche

Collection « Icônes »



Christophe Fiat

NIETZSCHE

Les Pérégrines | Icônes

La collection « Icônes » est dirigée
par Jean Cléder et Emmanuel Tibloux.

Conception graphique :
Catalogue Général

© Éditions Les Pérégrines, 2024
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Sommaire

- 9 Comment Nietzsche nous apparaît pour la première fois
- 23 Comment Nietzsche découvre la machine à écrire qui est une invention formidable
- 35 Comment Nietzsche tombe amoureux et ce qui s'ensuit
- 53 Comment ce sont les femmes qui parlent le mieux de Nietzsche
- 65 Comment Nietzsche fait de la poésie une arme et en joue allègrement
- 77 Comment Nietzsche y va fort avec son Zarathoustra
- 91 Comment Nietzsche trouve la Vérité avec un grand V
- 107 Comment Nietzsche fait une grande fête à Trifouilly-les-Oies et meurt
- 133 Comment honorer encore et encore la mémoire de Nietzsche

- 143 Note
- 145 Chronologie
- 147 Bibliographie



À Nietzsche



Bienvenue à Venise

Comment Nietzsche nous apparaît pour la première fois

Le voilà assis à la terrasse d'un café à Venise dans une rue décorée de fanions. On le reconnaît à ses grosses moustaches, ses lunettes bombées, ses cheveux tirés en arrière. Il porte un costume sombre et une chemise blanche trop étroite qui lui pince le cou, offerte par sa sœur. On est en 1880 et Nietzsche a trente-six ans.

Au milieu des pigeons qui volent, il est en train d'écrire avec un crayon Faber-Castell dans un carnet d'une centaine de feuillets dont les lignes sont écartées. Ou plutôt, il gri-bouille. Sa vue a beaucoup baissé, depuis quelques mois il a du mal à former des mots. Et là, il jette quelques phrases. Ce sont ses pensées telles qu'elles lui viennent, tendues, arquées, comme s'il obéissait à ses seules impulsions. Lui, dont tout le système nerveux est en alerte à cause de la maladie. En effet, en plus d'être myope, il a souvent des maux de tête carabinés et des douleurs à l'estomac, et il n'est pas rare qu'il vomisse plusieurs fois par jour.

Quand il a suffisamment de notes, il fait tout lire à son ami Peter Gast qui est le pseudonyme du compositeur Heinrich Köselitz. Il recopie tout au propre car Nietzsche lui répète souvent qu'il écrit mal et voit tout de travers et que si Gast ne devine pas sa pensée, son carnet restera indéchiffrable à jamais. Il a tellement confiance en lui qu'il dit qu'il met son esprit entre ses mains. En effet, Peter Gast ne se contente pas de transcrire ses notes, de corriger les fautes d'orthographe et d'améliorer la grammaire, il rend le style de Nietzsche frontal quand par moments il est trop maniéré et, aussi, il supprime certains tics de langage comme « outre cela » ou « du reste ».

Avant de se retrouver ici, Nietzsche a enseigné la philologie classique pendant dix ans, à Bâle, en Suisse, où Peter Gast assistait à ses cours – c'est comme ça qu'ils se sont rencontrés. Puis, un jour, il s'est rendu compte que se concentrer des heures sur certains domaines de la connaissance et sur certains problèmes, ça émoussait sa réceptivité et entravait son activité intellectuelle. Ce qu'il résume sur un ton railleur : « La philologie est un avorton de la déesse Philosophie, né d'un idiot ou d'un crétin. » Mais surtout, Nietzsche a pris un congé pour raison de santé. Depuis, il voyage beaucoup de ville en ville afin de trouver un climat qui lui est adapté, sec et lumineux, méridional.

Aujourd'hui, il travaille à un nouveau livre intitulé *Ombra di Venezia* en référence aux formes qui s'agitent dans les rues, sur les pavés et contre les murs de la ville dès la nuit tombée. C'est un livre de circonstance, et non un livre abstrait et théorique. Pour Nietzsche, réfléchir et construire un chemin en pensant se fait comme si sa vie ne lui appartenait pas en propre mais dépendait de toute l'espèce humaine. Sa vie ? Une affaire de dépassement de soi. L'espèce humaine ? Une fraternité universelle. D'ailleurs, il vient de gribouiller ça : « Peut-être que s'il s'établit un jour une fraternité dans l'intérêt de la connaissance avec les habitants d'autres planètes, et si au cours des millénaires le savoir s'est propagé d'étoile en

étoile, peut-être qu'alors l'enthousiasme de la connaissance culminera à cette hauteur.»

Oui, mais pour réaliser un tel projet, il faut beaucoup d'énergie parce que ça demande de faire des phrases brèves, fulgurantes. Alors, depuis quelque temps, il a recours à un produit qui peut lui en donner, de l'énergie : l'extrait de viande Liebig, inventé dans les années 1860 par le baron Justus von Liebig. C'est un complément alimentaire industriel qui est très pratique (on dirait un sirop) et pas cher. Il permet d'absorber des protéines animales en grande quantité sans manger ni steaks ni saucisses ni jambon. C'est important les protéines parce qu'elles maintiennent la masse musculaire et participent au renouvellement de toutes les cellules de l'organisme et au bon fonctionnement des défenses immunitaires. Ça, Liebig en a eu l'intuition très tôt, quand il a découvert la chimie en France. Voilà comme il en parle dans une conférence :

« Le jus de viande contient évidemment dans les substances qui le composent toutes les conditions nécessaires à la formation et aux fonctions des muscles. Il renferme l'albumine qui, en se métamorphosant en fibrine, donne la fibre charnue et d'autres substances qui servent à produire les ligaments et les nerfs. Il alimente les muscles tout comme il est lui-même alimenté par le sang ; et comme les muscles sont la source de tous les effets dynamiques, on peut considérer le jus de viande comme la condition première de la production de toute force dans l'économie. Ainsi s'explique la vertu du bouillon, cette panacée précieuse des convalescents. Personne n'en apprécie mieux les vertus bienfaisantes que les médecins des hôpitaux : mieux que tous les médicaments, il répare les forces épuisées, ravive l'appétit, fortifie la digestion, ainsi que l'attestent à tous les yeux, le teint et la mine des malades à mesure qu'il leur est permis d'en faire usage. »

Ça a le goût d'un excellent bouillon de bœuf, de chair d'oiseau, de chevreuil ou de porc, c'est un formidable condiment,

et Nietzsche en met dans tout ce qu'il mange : les cerises, les figues, le risotto, les macaronis, les œufs, mais en faisant bien attention aux doses. « Pour qu'une modification s'opère à la plus grande profondeur possible, dit-il, il faut administrer le remède aux doses les plus faibles mais inlassablement et sur de longues périodes ! » Et il ajoute : « Que peut-on créer de grand d'un seul coup ! »

Peter Gast ne fait pas que l'aider à transcrire ses carnets, il lui fait aussi la lecture tous les jours. Une fois à 14 h 15 et une fois à 19 h 30. En ce moment, il lui lit un essai d'un hygiéniste français, Pierre Foissac, *De la météorologie dans ses rapports avec la science de l'homme et principalement avec la médecine et l'hygiène publique*, où Nietzsche apprend qu'il y a onze catégories de vent : le vent à peine sensible, le vent sensible modéré, la brise qui tend bien les voiles, le vent le plus convenable pour les moulins, le vent très bon pour la marche en mer, le grand frais qui fait serrer les hautes voiles, le vent impétueux, la tempête, l'ouragan et l'ouragan qui renverse des édifices et le sirocco. Peter Gast, à voix haute : « Aussitôt que ce vent se lève, aucun habitant ne sort sans une nécessité absolue ; on tient les maisons exactement fermées, et des linges mouillés sont placés devant toutes les ouvertures par où il pourrait se frayer une issue. Il produit une prostration extrême sur ceux qui sont exposés à son action et le thermomètre porté à l'air peut monter jusqu'à 44 degrés. »

Et soudain, le voilà, le sirocco de Foissac !

Il se met à souffler et Nietzsche découvre que c'est son pire ennemi « même métaphoriquement », dit-il. Comme il fait chaud ! Et bientôt, il y aura une invasion de moustiques. Alors, il ne tient plus en place dans sa chambre du Palazzo Berlendis où il a vidé la malle de 104 kilos qu'il trimballe toujours avec lui, remplie de gants, de mouchoirs, de verres et de petites assiettes et d'un coquetier et aussi d'une boîte de café moulu et d'une boîte de Maïzena et, bien sûr, de beaucoup de livres. Depuis sa fenêtre, heureusement, il sent l'air marin